

En effet, ils faisaient en ce moment leur entrée dans Guiscard ; déjà à cette époque cette ville possédait des fabriques jouissant d'une certaine réputation amplement justifiée du reste.

Les voyageurs traversèrent le bourg sans ralentir l'allure de leurs chevaux. Entrés par un côté, ils ressortirent par l'autre.

Cependant, leur intention n'était pas d'aller loin ainsi, car, après avoir dépassé les dernières maisons du village, ayant aperçu à cinq cents pas environ devant eux un bâtiment isolé semblant assez considérable et situé sur le bord même de la rivière, ils obliquèrent un peu à droite et se dirigèrent vers lui.

Lorsqu'ils se furent rapprochés de deux ou trois cents pas de ce bâtiment, dont l'entrée principale était sur la grande route, ils virent plusieurs charrettes et plusieurs « galdres » chargées arrêtées devant la porte, et dont les chevaux étaient occupés à manger l'avoine.

— Je crois que voilà notre affaire, dit un des voyageurs, cette auberge doit être celle qu'on nous a indiquée à Compiègne.

— En effet, mon cher Olivier, ce doit être le « Coq-Hardi. » Peut-être obtiendrons-nous enfin là des renseignements sur nos amis, dont, je vous l'avoue, je commence à être inquiet.

— Je n'en suis pas moins inquiet que vous, capitaine. Je ne comprends pas comment il se fait que, depuis que nous avons quitté Paris, nous n'en ayons pas rencontré un seul.

— Enfin ! à la grâce de Dieu. Bientôt nous saurons à quoi nous en tenir.

Le comte Olivier du Luc et le capitaine Vatan, car le lecteur a déjà sans doute reconnu les deux principaux personnages de cette histoire, pressèrent l'allure de leurs chevaux et ne tardèrent pas à atteindre l'auberge, car il n'y avait pas à s'y tromper, c'en était bien une.

Au-dessus de la porte était peinturé tant bien que mal un animal fantastique ayant la prétention de ressembler à un lion, sur la tête duquel se tenait, dressé sur ses ergots, un oiseau qui peut-être était un roq. et, vu la façon démesurée dont il ouvrait le bec, semblait chanter victoire. Au-dessus était écrit sur une seule ligne dans toute la longueur de la maison : « Au Coq-Hardi ; » ici on mange, on loge et on « boîte » à pied et à cheval.

— Allons ! dit gaiement le capitaine en s'arrêtant, puisqu'on boîte à pied et à cheval, c'est bien l'endroit que l'on nous a désigné.

— D'autant plus, ajouta le comte sur le même ton, que cette mirifique peinture suffirait à lever tous nos doutes.

Un garçon d'écurie s'approcha et prit la bride des chevaux.

Les voyageurs mirent pied à terre, se chargèrent de leurs valises et entrèrent dans l'auberge.

La salle commune, assez vaste cependant, était remplie d'individus buvant et mangeant. Il y avait de tout : des charretiers, des soldats et des bourgeois.

Le capitaine jeta un regard circulaire autour de lui, il tressaillit légèrement et s'avança, suivi du comte, vers une table un peu isolée occupée seulement par deux voyageurs qui se préparaient précisément en ce moment à diriger une vigoureuse attaque contre une magnifique gibelotte placée entre eux deux.

— Eh ! fit en riant le capitaine, on s'asseyant sans façon auprès d'un des deux voyageurs, lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux, n'est-ce pas, filleul ! Tu aimes trop ton parrain pour le laisser mourir de faim, faute d'une bouchée de cette gibelotte qui exale un parfum si délicieux.

— Ah ! pardieu ! parrain, répondit gaiement Double-Épée, il n'y a que vous pour arriver ainsi à temps.

— En voilà une agréable surprise ! ajouta le second voyageur, qui n'était autre que Clair-de-Lune. Eh bien ! vous me croirez si voulez, capitaine, je m'en doutais ; je disais, il n'y a qu'un instant, à Double-Épée : il est impossible que le capitaine qui a tant de flair ne sente pas cette gibelotte à deux lieues à la ronde et ne vienne pas en prendre sa part.

Les premiers compliments terminés, et ce ne fut pas long, le capitaine et le comte prirent place auprès des deux Vaurions, se firent apporter ce qui leur manquait, puis tous quatre commencèrent gaiement à déjeuner.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ? demanda le comte.

— Nous sommes arrivés il y a à peine une demi-heure, répondit Double-Épée.

— Diable ! voilà qui est fâcheux !

— Pourquoi cela ?

— Dame ! parce que vous ne pourrez pas sans doute nous donner des nouvelles de nos compagnons.

— Cela sera très-facile, au contraire.

— Bah !... je ne comprends pas ?

— Regardez autour de vous. Vous voyez soixante-dix ou quatre-vingt personnes, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Eh bien ! à part les charretiers, tous ces carabins, ces soldats que vous voyez, là font partie de notre troupe. Il y en a comme cela dans toutes les auberges ; on ne rencontre qu'eux, c'est une vraie bénédiction, seulement ils ont le mot d'ordre et feignent de ne pas nous connaître.

— C'est bien vu.

— Mais, fit observer Clair-de-Lune, nous voici arrivés au point où il nous faut changer de route, il est donc important qu'aujourd'hui même nous leur donnions le mot d'ordre et nous leur assignions un nouveau rendez-vous.

— En effet, dit le comte ; ceci est très important, mais comment faire ? Je ne les connais pas, moi ?

— Oh ! qu'à cela ne tienne, je les connais moi, Clair-de-Lune les connaît aussi ; ce que vous ne pouvez faire, nous le ferons, nous.

— Mais comment les rejoindre ?

— Oh ! cela est bien facile : convenons d'abord de la route que nous voulons prendre et du point où sera placé le rendez-vous général ?

— Oui, fit le comte, d'autant plus que, lorsque nous approcherons du théâtre de la guerre, il est important que nous ne soyons plus isolés et que nous ne marchions plus à la débandade.

— Eh bien ! quel endroit choisissons-nous ?

— Je crois que nous devons continuer à marcher chacun de notre côté jusqu'à ce que nous arrivions au village de Caylus, là, nous nous trouverons presque sur les derrières de notre armée, nous n'aurons que très-peu de chose à redouter des troupes royales, pendant que nous nous organiserons dans les bois qui entourent le village, nous expédierons à M. le duc de Rohan un courrier qui lui annoncera notre approche. Est-ce bien ainsi ?

— Parfaitement, dit le capitaine ; il était impossible de mieux résoudre la question. Mais la route est longue d'ici à Caylus.

— Nos hommes ne sont-ils pas tous montés ?

— Ils le sont en effet, mais je connais nos gaillards, si nous ne leur donnons pas quelques pièces d'or, nous courons grand risque de ne remettre jamais la main sur eux.

— Vous savez, capitaine, que je vous laisse libre d'agir à